

» L'ennemi fut violemment repoussé jusque sur la grande place. Là il se maintint derrière les barricades et dans les cadres, garnissant les terrasses et notamment celle de l'église, située au centre d'un cimetière entouré d'un mur crénelé. L'entrée du cimetière était défendue par deux obusiers.

» Il était évident que la résistance allait être opiniâtre.

» Je fis sonner la charge: les barricades et les premiers cadres furent enlevés à la baïonnette.

» Je prenais mes dispositions pour me rendre maître de l'église, lorsqu'on m'annonça que les compagnies montées, commandées par le lieutenant Dutalis, venaient d'être chargées et repoussées par une forte colonne de cavalerie.

» Il n'y avait plus à en douter, l'ennemi était plus nombreux qu'on ne me l'avait dit, et l'ancienne garnison Impériale n'avait pas la moindre intention de repasser de notre côté. Joachim Martinez disposait d'au moins 14 à 1500 hommes, résolu à défendre la place, qui était soigneusement retranchée.

» Je compris que je n'avais rien d'autre à faire,

que de brusquer l'attaque du cimetière et de l'église, et dans le cas où je ne réussirais pas, de me retirer avant l'épuisement des munitions qui allaient être nécessaires à la retraite.

» Je me mis à la tête des deux compagnies de grenadiers, avec lesquelles je m'emparai de l'artillerie et du cimetière; mais il s'agissait après cela de pénétrer dans l'église, dont les issues étaient solidement barricadées. Tous les efforts que nous fîmes pour amener une des pièces conquises devant la porte principale furent infructueux; des terrasses et surtout de celle de l'église, nous étions en but à un feu qui ne ralentissait pas. Les sous-lieutenants Delbecq, De Beugnie et Van den Bussche étaient tués; le lieutenant Stassin, les sous-lieutenants Wolters et Marcx étaient blessés; beaucoup de sous-officiers et soldats étaient aussi tués ou blessés.

» Les deux compagnies de voltigeurs n'étaient pas moins sérieusement engagées dans les cadres. L'ennemi y résistait énergiquement; les lieutenants Adam et Brabant étaient tués et il y avait beaucoup d'hommes hors de combat.

» Reconnaissant enfin qu'il fallait renoncer à vaincre, je fis sonner le ralliement, en me maintenant derrière les épaulements jusqu'à ce que tout mon monde fut rassemblé, mes blessés enlevés et transportés sur les carretones.

» Nous sortîmes de la ville en bon ordre et en ne reculant que pied à pied.

» La cavalerie de Martinez essaya de charger, mais arrêtée par des salves, elle subit de fortes pertes et devint dès lors très prudente.

» L'ennemi nous poursuivit cependant plusieurs heures ; il était assisté des populations, qui détruisaient les ponts dont nous avions à faire usage. Il fallait à tous moments prendre position pour rétablir les passages. La traversée du village de Misquiahuala fut particulièrement difficile : tous les buissons et chaque mur d'enclos cachaient des tirailleurs ébusqués. Le lieutenant Baré fut gravement blessé à cet endroit.

» Enfin, le 25 à 10 heures du soir, la colonne rentra à Tula. Elle avait eu 11 officiers et 45 sous-officiers et soldats, tués ou blessés.

» J'ai l'honneur, monsieur le Maréchal, de prier

Votre Excellence de bien vouloir agréer l'expression de mes sentiments de respectueux dévouement.

» *Le Colonel-Commandant de la Légion Belge,*

» *BARON VAN DER SMISSEN.* »

L'empereur Maximilien ne recevait plus d'Europe que des nouvelles désolantes ; Sa Majesté avait appris la défaite de l'armée autrichienne à Sadowa, la marche des Prussiens sur Vienne, et les conditions de paix que son frère avait été obligé de signer.

L'Impératrice lui avait écrit l'insuccès de ses démarches à Saint-Cloud, et fait part en termes navrants de cette scène finale où disant à Napoléon III : « Si vous nous abandonnez, il ne nous restera qu'à abdiquer », l'Empereur lui répondit froidement : « Eh bien, abdiuez ! »

L'empereur Maximilien qui était dans les dispositions d'esprit les plus sombres, ne voyait cependant pas encore l'affreuse situation dans laquelle se trouvait la malheureuse Impératrice, quand le 18 octobre, arriva un télégramme expédié de Miramar par le comte de Bombelles, annonçant

que Sa Majesté était atteinte d'une fièvre grave et qu'on avait fait venir de Vienne le docteur Riedel.

L'Empereur appela son médecin, le docteur Basch, et lui demanda s'il connaissait ce docteur. Basch, en proie à la plus vive émotion, répondit que c'était le directeur de la maison des aliénés.

L'Empereur qui comprenait enfin, fut pris d'un accès de désespoir. Il pleura amèrement et ne voulut recevoir personne.

Le même jour, la feuille officielle annonçait que l'Impératrice avait été ramenée de Rome à Miramar, atteinte d'une fièvre cérébrale d'un caractère inquiétant.

Le 20, l'Empereur écrivit de Chapultepec au Maréchal :

« Mon cher Maréchal,

» J'ai été profondément touché des paroles de consolation et d'affection que vous m'avez adressées en votre nom et en celui de la maréchale. Je

vous en exprime ici les plus vifs et les plus profonds remerciements. Le coup terrible apporté par les dernières nouvelles et qui a si gravement blessé mon cœur, joint au mauvais état de ma santé, lequel résulte des fièvres intermittentes dont je souffre depuis si longtemps et qui ont naturellement augmenté dans ces derniers jours, rendent nécessaire, d'après la volonté expresse de mes médecins, un séjour momentané dans un climat meilleur.

» Afin de me trouver en même temps plus rapproché du courrier extraordinaire qui m'est annoncé de Miramar, dont j'attends les nouvelles avec une anxiété facile à comprendre, j'ai l'intention de me rendre à Orizaba. C'est avec la plus grande confiance que je m'en rapporte à votre tact pour le maintien de la tranquillité dans la capitale et sur les points qui sont actuellement occupés par les troupes sous vos ordres.

» Dans ces circonstances douloureuses et difficiles, je compte plus que jamais sur la loyauté et sur l'amitié que vous m'avez toujours montrées.

» Je suivrai l'itinéraire que je joins à ma lettre

et je prendrai avec moi les trois escadrons de hussards du corps des volontaires autrichiens, ainsi que les hommes disponibles de la gendarmerie.

» Cette lettre vous sera remise par le conseiller d'État Hertzfeld, qui est mon ancien compagnon de mer et qui se mettra à votre disposition, si vous avez besoin d'éclaircissements. Je vous renouvelle à vous et à la maréchale ma très vive reconnaissance pour vos tendres sentiments, qui ont fait tant de bien à mon cœur blessé.

» Recevez, mon cher Maréchal, l'assurance de la sincère amitié avec laquelle je suis votre très affectionné

» MAXIMILIEN. »

Malgré les circonstances, on ne peut qu'être frappé du contraste qui existe entre le langage de cette lettre et celui du mémoire que la pauvre Impératrice avait été chargée de porter à Paris.